

1492 « INVASION OU DÉCOUVERTE »

La rhétorique des conquérants

Je dirige l'Institut Franco-Américain, organisme représentatif des États-Unis dans l'ouest de la France. Cette conférence en étonnera plus d'un, notamment en raison de son manque de « diplomatie ». J'ai beau représenter mon pays d'origine en France, je suis quand même très friand de la vérité historique.

De prime abord, je mets fin au suspens en répondant à la question posée dans le titre de cette conférence, à savoir si les Européens ont découvert ou envahi le « Nouveau Monde ». Ceux-ci n'ont pas « découvert » ces terres que l'on appelle actuellement les Amériques, ils les ont « envahies ».

Voici donc le point de départ de ma conférence : je cherche à déconstruire la terminologie qui édulcore depuis 1492 les hauts faits et gestes des conquérants, suivis des colonisateurs, tout en faisant le point sur les idées reçues et véhiculées à travers les siècles, sur la prestidigitation sémantique, qui a permis à des historiens américains comme Turner et Webb, et à bien d'autres historiens originaires de mon pays, de justifier l'invasion de l'Amérique du Nord. Par le même tour de force, les hommes politiques américains des deux derniers siècles ont su justifier l'expansionnisme des États-Unis en inventant des néologismes vides de sens (mais lourds de conséquences), tels que celui du « *Manifest Destiny* », dont je parlerai plus tard.

En outre, je cherche à détruire le mensonge qui voulait et qui veut encore que les Amérindiens constituent une race sans racines, des populations nomades et ineptes, de façon à adoucir, voire à effacer, les torts engendrés par la colonisation européenne des Amériques.

Une mise en garde s'impose cependant : contrairement à ceux qui vénèrent le « sauvage noble », et qui considèrent les Amérindiens comme des demi-dieux (je ne connais pas un seul Amérindien qui se croie supérieur à quiconque), mes ambitions sont bien modestes, car j'espère seulement démontrer que la culture et la civilisation de l'Amérindien étaient au moins égales à celle des Européens au moment de la grande invasion.

Le mythe du « Nouveau Monde » peuplé de barbares

Une des injustices les plus graves en cette fin de 20e siècle est, me semble-t-il, l'affront que l'on ose encore faire à l'intelligence de l'Amérindien, voire à l'intelligence de tout être capable de raisonner, à savoir que l'histoire des deux continents américains ait commencé par l'arrivée des premiers explorateurs européens. Des millions d'écoliers canadiens, brésiliens, colombiens et américains n'apprennent que l'histoire du « Nouveau Monde » vieux seulement de cinq cents ans. Ce phénomène doit avoir des effets secondaires dans le monde entier, car l'histoire des Amériques est évoquée de cette même manière dans les livres d'histoire des jeunes Européens, et ce, à partir du seul exemple des États-Unis.

Que les jeunes Brésiliens, Canadiens, Mexicains, ou Argentins apprennent l'histoire à partir de l'exemple de leur pays, c'est la preuve que l'histoire est toujours écrite par les plus forts. Cependant, c'est le schéma qui me déplaît. Le fil conducteur demeure semblable de pays en pays : l'arrivée de la civilisation européenne dans le Nouveau Monde, un flux d'immigrés en provenance de la patrie après une traversée pénible de l'Atlantique, la dure installation de ces immigrés pieux, les misères provoquées par les aborigènes, ou encore les ravages d'une nature impitoyable, la relations difficiles avec la patrie et puis, l'indépendance.

Les rares allusions aux autochtones qui vivaient depuis des dizaines de milliers d'années sont d'un caractère anodin, à commencer par les Vikings : il est certain que Leif Eriksson et des bandes successives de Vikings ont tenté de s'installer sur les côtes de Terre-Neuve au 11e siècle. Il est même possible que ces premiers « colonisateurs » se soient aventurés à des milliers de kilomètres à l'intérieur des terres. Pendant douze ans, une petite colonie para aux

attaques des « Skraelings », comme ils appelaient les indigènes, qui étaient probablement des Inuits ou des Micmacs. Les Skraelings figureront plus tard dans la mythologie des Vikings comme des démons. De tous les temps, on peut déplorer que telle sera l'image de l'Amérindien.

Quelques siècles plus tard survint Christophe Colomb. Nous voici à la veille du 505^e anniversaire de son accostage sur l'île de San Salvador (connue actuellement sous le nom de Watlings Island, aux Bahamas). Le calendrier grégorien n'existant que depuis 1582, nous sommes en réalité à deux semaines de cette date fatidique, soit le 21 octobre et non le 12 octobre. Tous les ans, cet anniversaire suscite nombre de controverses aux États-Unis et de protestations de la part des Amérindiens. On peut comprendre leur rancune.

La notion du « Nouveau Monde » ne fit son apparition qu'au début du 16^e siècle, car comme vous le savez, Christophe Colomb croyait qu'il avait atteint des îles au large de l'Asie. Il mourut sans savoir qu'il avait découvert un nouveau continent, bien qu'ayant repéré l'estuaire de l'Orinoco pendant son quatrième voyage. Point n'est besoin de parler en long et en large de Christophe Colomb. Sans doute fût-ce un excellent navigateur, mais son avarice et ses ambitions ne tinrent jamais compte du peuple « si docile et pacifique qu'il n'existe pas de meilleure nation dans le monde ». Un Indien Acoma (tribu de quatre mille personnes qui vit au Nouveau-Mexique) m'a dit une fois : « *The Spanish came here for the three G's — Gold, Glory and God — but mostly for the first one.* »

Les Espagnols n'avaient qu'une crainte, c'est que les Portugais ne s'emparent de leurs nouveaux territoires. Le traité de Tordesillas, rédigé par le Vatican le 7 juin 1494, fixa la ligne de démarcation qui sépara pendant un siècle les possessions coloniales des deux pays à 370 lieues à l'ouest des îles du Cap-Vert, les Espagnols restant donc à l'ouest de cette ligne fictive, et les Portugais à l'est, ce qui permit à ces derniers de revendiquer le Brésil. Les droits des habitants mécréants et barbares de ce nouveau monde ne devaient pas entrer en ligne de compte papal. Heureusement, en 1512, le pape Jules II décréta que les aborigènes étaient des descendants d'Adam et Ève, mais qu'ils avaient besoin de se convertir au christianisme. Malheureusement, cette heureuse nouvelle ne put arriver aux oreilles des

premiers concernés : les indigènes des Caraïbes avaient déjà été quasiment décimés par des maladies, par l'esclavage, par la torture et par la guerre. « Convertir » les Indios se traduisait dans les faits par leur soumission. Tout est affaire de sémantique.

Les Puritains de la Nouvelle-Angleterre croyaient que ce nouveau monde constituait une terre diabolique qu'il fallait purifier, l'Israël contre Canaan en quelque sorte. Selon les Puritains, les païens auraient été placés dans ces terres par Satan. En 1637, ils durent oublier l'aide de Squanto et du Chef Massasoit, symbolisée par la célèbre fête du Thanksgiving en massacrant six cents Pequots. Le très sobre Cotton Mather, pourtant peu porté sur l'humour d'ordinaire, remercia néanmoins le Seigneur d'avoir permis d'envoyer en Enfer les âmes de six cents païens.

Au nom de la « civilisation »

En 1850, un haut fonctionnaire américain déclara à propos de la disparition des Indiens en Californie (que les prêtres mexicains avaient maintenus en vie pour servir de travailleurs agricoles — voir ci-dessous): « [...] Au nom de la civilisation, il est bien naturel d'exterminer les Indiens. »

Cette belle citation mérite de figurer dans les annales de la rhétorique des conquérants. Frédéric Jackson Turner, l'historien du Far West, décréta que l'année 1890 marquait la fin de la conquête de l'Ouest et le peuplement du désert. Qu'est-ce qui est sous-entendu par de tels propos ? Si l'on creuse un peu dans le contexte de l'époque, il allait sans dire que ces mécréants et bons à rien qu'étaient les Amérindiens n'étaient pas dignes d'être traités d'humains, alors qu'ils avaient été *de facto* les premiers pionniers du « Nouveau Monde ».

Rendons justice à l'Amérindien en établissant son droit de revendiquer le titre de premier pionnier des continents américains et en remontant aux premières vagues migratoires. Je dois faire remarquer que certains de mes amis amérindiens affirment que les peuples amérindiens des deux continents sont là depuis « la naissance de la Terre », comme le prouverait leur histoire orale, qui remonte à des centaines de générations.

Ne leur en déplaise, je m'en tiendrai aux faits documentés. Le carbone 14 a permis de remonter tout au plus à 33.000 ans avant J.-C. (sites de San Diego, Lewisville au Texas, et Tule Springs dans le Nevada). Pendant une période d'environ 23.000 ans, entre 35.000 et 12.000 ans avant J.-C., des chasseurs mongoliens auraient selon toute probabilité franchi la région de Béringia, une région de savane engloutie par la mer de Béring depuis. Ces Paléindiens se seraient propagés progressivement vers l'est (certains s'installèrent au Groenland, ou descendirent vers les Grands Lacs et l'Atlantique), et vers le sud, soit le long des côtes du Pacifique, soit par les Rocheuses, jusqu'au cœur de la région que l'on appelle communément le Mexique, mais que les anthropologues et les historiens désignent comme macro-région en lui conférant le nom de la Mésoamérique.

Les descendants de ces Paléindiens auront une influence non seulement sur le Mexique et l'actuel sud-ouest des États-Unis, mais sur les régions limitrophes du Mississippi et du Golfe du Mexique. De plus en plus d'historiens affirment que cette influence est analogue à celle de Rome au moment de son apogée. Je n'aurai pas le temps de parler du royaume des Incas dont l'hégémonie était tout aussi impressionnante lors de l'invasion des « *Conquistadores* ».

Les Paléindiens de l'Amérique du Nord étaient d'abord des chasseurs nomades qui traquaient le mammouth ou le bison. Le milieu écologique s'étant modifié vers - 10.000, c'est-à-dire à la fin de l'ère glaciaire, les Paléindiens eurent recours à la cueillette, à une agriculture primitive, à la pêche et sans doute à la transhumance. Parallèlement au développement de la civilisation européenne, l'agriculture gagnera l'ensemble des Amériques. On appelle cette période l'ère « archaïque ». Civilisation remarquable, la culture Cochise, axée sur l'agriculture, se développa entre 7000 à 1000 ans av. J.-C. Les fouilles archéologiques révèlent que le maïs était déjà connu et cultivé à assez grande échelle. Ses outils étaient sophistiqués. Chose importante, le dindon et l'abeille étaient également domestiqués à des fins alimentaires.

La culture de Cochise se transforma en culture de Vannetiers, représentés par les cultures Mogollon (aïeux des Zunis), Hohokam (bâtisseurs de canaux d'irrigation) et Anasazi (bâtisseurs des pueblos). La culture Anasazi, représentée aujourd'hui par les Hopis et

d'autres tribus, laissa des vestiges riches. Je vous conseille de voir un jour « Cliff Palace » ou « Balcony House » dans le Parc National Mesa Verde situé dans le Colorado. Vers 1300, les villages anasazis furent abandonnés, vraisemblablement en raison de la sécheresse et de l'invasion du peuple Athabascan venu du Nord, réparti maintenant entre les tribus Apache et Navajo.

Dans les régions orientales du continent nord-américain, une culture « forestière » se développait en parallèle. Les cultures Adenas et Hopewell (nom du propriétaire de la ferme dans l'Ohio sur laquelle se trouve l'emplacement d'un village et de trente tumulus) connurent un grand essor. Il est certain que ces peuples étaient nombreux, qu'ils construisaient des tumulus, qu'ils commerçaient avec des tribus partout dans l'est du territoire actuel des États-Unis, qu'ils vivaient dans des centres urbains, et qu'ils cultivaient le tabac et le maïs.

Puis, il y eut mystère. Les cultures Adenas et Hopewell furent supplantées dans cette région par un nouveau peuple dont jusqu'aux années 1990 on ignorait l'origine mais que l'on désignait sous le nom de « civilisation du Mississippi ». Les représentants les plus connus étaient les Natchez dont les pratiques religieuses ainsi que la poterie, les textiles et l'architecture des tumulus en forme de pyramide rappellent fortement le Mexique. Les pyramides et les rues de Cahokia, une ville de la vallée de l'Ohio, restent encore visibles. La civilisation du Mississippi atteindra son summum vers 1500, simultanément avec celle des Aztèques ou des Incas.

D'où venait cette civilisation, dont les derniers représentants furent éliminés par les colons français de la Nouvelle-Orléans ? La réponse se trouve au Mexique.

Au Mexique, vers 1200 av. J.-C., la culture Cochise tirait à sa fin, et les prémices d'une très grande civilisation furent jetées par les Olmèques qui préfigureront les Mayas, les Toltèques et les Aztèques. Une ville très puissante, de la taille de Rome, commençait à exercer son influence partout au Mexique : Teotihuacan, métropole de 125.000 habitants. Vers 750 après Jésus Christ, en raison d'une invasion des « barbares » du nord, Teotihuacan fut abandonnée ainsi que d'autres villes mayas. Il est fort probable que la plus grande partie des habitants de cette ville soient partis le long des côtes de l'actuel

Golfe du Mexique et s'installèrent dans la vallée du Mississippi. Les Aztèques prirent la relève et leur influence fut encore plus étendue. On peut même trouver des ruines aztèques dans le nord du Nouveau Mexique. Jusqu'à 1519 et l'arrivée des Conquistadores, les relations entre le Mexique et les régions septentrionales de l'Amérique pourraient se comparer avec les relations entre Rome et les territoires germaniques. De 1519 à 1521, Cortès réduisit l'empire de Montezuma à néant, avec les conséquences désastreuses que l'on connaît.

Un autre phénomène mérite une mention particulière. Autour des Grands Lacs, une ligue indienne s'instaurait en parallèle sur des bases de coexistence. La confédération iroquoise, impulsée par Hiawatha, regroupera finalement cinq nations : les Senecas, les Oneidas, les Tuscaroras, les Cayugas et les Anondagas. Il s'agissait non pas d'un État fédéral au sens moderne du terme mais d'un réseau d'alliances présidé par un conseil de quarante-huit sachems choisis par certaines femmes de la tribu qui pouvaient revenir sur leur choix si l'un d'entre eux remplissait mal sa fonction. Les décisions au sein du conseil furent prises à l'unanimité. Le conseil fut réuni sur décision des conseils tribaux. Benjamin Franklin avait étudié « les Grecs de l'Amérique » comme il les appelait. Il n'est pas exclu que la Constitution des États-Unis s'en soit inspirée ne serait-ce que dans une petite mesure. Le conseil de l'éducation de l'État de New-York est le seul à exiger que ce fait figure dans les manuels scolaires.

Là où je veux en venir, c'est qu'à peu de choses près les peuples amérindien et européen avaient atteint en 1492 un stade semblable dans leur développement culturel. Tout comme les Européens, les habitants américains de l'Hémisphère occidentale connaissaient la création et la chute d'empires. Ils connaissaient également des cultures florissantes, des innovations révolutionnaires, des formes d'organisation perfectionnées, et un pluralisme linguistique — sur le seul territoire de l'actuelle Amérique du Nord au moins trois cents langues furent parlées par deux cent cinquante tribus. La vie urbaine était hautement développée. Il existe même des vestiges de châteaux forts, témoin les ruines anasazis à Hovensee, dans l'actuel État d'Utah. L'Amérindien n'était pas à l'état de sauvagerie, mais il était

bien mal préparé face aux ravages des envahisseurs. Les Européens avaient certes des avantages : les armes à feu était inconnues des Amérindiens ; ceux-ci connaissaient la roue, mais ne l'utilisaient pas à des fins utiles. Les bêtes de somme au service de l'agriculture ou du transport n'existaient quasiment pas non plus.

Pire encore : les Amérindiens n'avaient aucun alphabet, par conséquent pas d'archives non plus, lacune qui tirera à conséquence plus tard. La tradition de transmission orale de l'histoire ne faisait pas le poids. Dans le cas de l'invasion des Amériques, la plume s'est avérée plus destructrice que l'épée.

Un continent « vide »

Alexis de Tocqueville déclara en 1835, pendant une visite des États-Unis, qu'avant Christophe Colomb « ce continent vide attendait ses habitants ». Par contre, à la même époque George Catlin, peintre américain qui admirait les Indiens, devait décrier dans son journal que la population indienne de l'Amérique du Nord s'élevait sans doute à 16 millions de personnes avant l'arrivée des Européens, sans donner de précisions quant à la véracité de cette estimation.

Combien étaient-ils sur les deux continents ? 100 millions ? Soit 30 millions de plus que l'Europe au 15^e siècle (selon l'étude sortie en 1966 de l'anthropologue Henry Dobyns, de l'école de Berkeley) ? Ou seulement 8 millions, chiffre proposé par l'anthropologue Alfred Kroeber en 1934 ? Kroeber estimait la population des Amérindiens qui vivaient au nord du Rio Grande à seulement 900.000. Il serait impossible de savoir avec exactitude le nombre d'Amérindiens qui vivaient sur les deux continents lors de l'arrivée de Colomb. Depuis les années 1950, des chercheurs ont tenté d'extrapoler le nombre d'habitants au moyen des états civils des Espagnols ou des archives des médecins anglais chargés de la santé publique et du contrôle des épidémies. Les premiers explorateurs ne comptaient que les guerriers, et leurs chiffres sont maintenant multipliés par cinq pour estimer le nombre d'habitants par tribu.

Pour en revenir à Dobyns, celui-ci proposait le chiffre de 12,2 millions d'Amérindiens qui vivaient au nord du Rio Grande. La logique de Dobyns veut que l'on prenne l'estimation démographique la plus basse et que l'on la multiplie par 20 ou 25 en raison d'un « coefficient

de dépeuplement ». D'après Dobyns, lorsqu'une épidémie frappait des populations immunodéficientes, celles-ci se trouvaient, selon toute probabilité, réduites de 95%.

Quant à moi, je n'ose pas avancer de chiffre concernant la population des deux continents américains à l'ère précolombienne. Quelle que soit la théorie que l'on veuille mettre en application, il est cependant intéressant de noter ceci : Dobyns estimait la population Arawak des Antilles en 1492 à 554.000, alors que le frère de Christophe Colomb, alors gouverneur d'Hispaniola, avait fait recenser en 1496 le nombre d'indigènes sur la seule île d'Hispaniola (Haïti et Saint Domingue) à 1,1 million, chiffre qui ne concernait que la moitié de l'île et ne comprenait pas les enfants. L'historien Carl Sauer, également de Berkeley, avance donc le chiffre de 3 millions et fait noter que vingt ans plus tard, la population des Arawaks s'était réduite à 11.000 personnes.

La question du nombre d'habitants du Nouveau Monde à l'arrivée de Christophe Colomb revêt une grande importance. Une invasion peut se justifier plus facilement lorsque l'on minimise le nombre d'habitants concernés, lesquels ne seraient que des nomades sans racines, ce qui n'est pas sans rappeler certaines théories raciales des 19e et 20e siècles. Selon les historiens du 19e siècle, les Amériques étaient vastes et peu peuplées, donc mûres pour la colonisation par des nations « civilisées ». « 16 millions ! Sornettes ! Ceux qui étaient là, dira un jour un spécialiste du Musée Smithsonian à George Catlin, constituaient une race trop peu compétente pour se renouveler. »

Sur ce continent « vide », les colons anglais, français, espagnols, hollandais, portugais et russes, avaient donc carte blanche pour soumettre à des règles de société européenne les Indios qui habitaient les Amériques, lesquels ne pouvaient prétendre au même niveau de civilisation dont jouissaient les colons, n'étant que des locataires d'un monde nouveau qu'ils n'avaient pas su mettre en valeur.

Comme l'a fait remarquer cette année le très respectable magazine américain *US News et World Report* (que l'on ne saurait taxer de révolutionnaire !) : « Dans les 150 ans qui ont suivi l'arrivée de Christophe Colomb aux Bahamas, les pertes en vies humaines, sans compter les décès naturels, dépassent le nombre de victimes de

guerre et de génocide que l'on ait connu sur l'ensemble des autres continents. »

En 1900, il ne resta plus que 250.000 Amérindiens dans le seul territoire des États-Unis.

« *Les Sauvages* »

Au début du seizième siècle, quelques Espagnols, tels que Monsieur de las Casas, auteur de la *Très Brève Relation de la destruction des Indes*, ont défendu ces vauriens « sauvages », qui n'étaient même pas bons pour l'esclavage. Las Casas plaida dans son ouvrage la cause des indigènes avec qui il s'était lié d'amitié sur l'île d'Hispaniola. Pour les épargner, celui-ci suggéra d'importer des esclaves de l'Afrique. Ceux-ci lui semblaient plus robustes que les Indios. En France, Michel de Montaigne déplora publiquement la disparition des Indiens.

Pendant le Siècle des Lumières, quelques philosophes, surtout Voltaire, condamnèrent les méfaits de la colonisation des Amériques. Malheureusement, de l'aveu général, les Amérindiens étaient des sauvages incorrigibles. Dans un accès de générosité, Buffon déclara : « L'état "sauvage" n'est qu'un stade dans l'évolution dont les Indiens doivent sortir grâce à la civilisation. »

À l'aube du 300^e anniversaire de la découverte des Amériques, l'Académie de Lyon, sur proposition de l'abbé Raynal, lança l'idée d'un concours autour du thème des avantages et désavantages de la découverte de l'Amérique. Les questions posées furent ainsi formulées : « La découverte de l'Amérique a-t-elle été nuisible ou utile au genre humain ? S'il en résulte des biens, quels sont les moyens de les conserver et de les accroître ? Si elle a produit des maux, quels sont les moyens d'y remédier ? » Il en ressortit chez certains concurrents des remords et chez d'autres de l'espoir. En répondant que la découverte de l'Amérique a bien été utile aux nations européennes, le chevalier de Chastellux évita de discourir sur « le genre humain » et choisit plutôt de parler du peuple européen et des retombées économiques globalement positives.

C'est bien là le problème de toujours, car tout comme les critiques de l'esclavage qui se démenaient pour faire admettre que les esclaves

ves noirs avaient une âme, les défenseurs des Amérindiens s'évertuaient tout autant à faire inclure les indigènes dans les acceptions de la notion de l'humanité. À l'inverse de Chastellux, Maître Carle inclut dans le genre humain l'Amérindien et répondit avec sévérité tout en citant Las Casas. Il critiqua toutes les puissances européennes et leurs politiques d'extermination des indigènes ainsi que le recours à l'esclavage. Il conclut son analyse par le souhait que la liberté et l'indépendance des Américains pourrait remédier aux maux causés par la « découverte » de l'Amérique.

« *Manifest Destiny* »

Le concept de « *Manifest Destiny* » est intraduisible, sauf par périphrase : les Américains sont désignés par le destin pour dominer le continent américain. C'est un euphémisme digne de la notion de l'assimilation qui prévaudra au 20^e siècle.

En tout cas, au début de l'époque coloniale, les Anglais, Français et Hollandais, contrairement aux Espagnols, développèrent des relations commerciales avec les Amérindiens, ce qui n'était pas forcément négatif pour ces derniers, qui n'étaient guère aussi naïfs que le cinéma les dépeignait autrefois. Le plus impardonnable, c'est qu'après avoir exterminé une bonne partie des Amérindiens, les puissances coloniales ne tardèrent pas à les impliquer dans leurs conflits. Je pense notamment à la Guerre de Sept Ans, qui opposa la France à l'Angleterre. Les conséquences des alliances des différentes tribus avec ces deux nations souveraines seront dévastatrices plus tard, surtout pour les tribus ayant pris le parti de la France, grande perdante dans le Traité de Paris de 1763.

Voici quelques points forts du processus de la « *Manifest Destiny* », c'est-à-dire la justification de la poussée tous azimuts vers l'ouest :

1607 : Fondation de la ville de Jamestown en Virginie et premiers contacts soutenus entre les Anglais et les Indiens (Confédération Powhatan).

1620 : Arrivée des Pèlerins puritains. Les Indiens Massasoit les aident à s'installer. En 1621, première fête du *Thanksgiving*.

1637 : Massacre des Pequots par les Puritains.

1703 : le gouverneur du Massachusetts offre 12 livres par scalp d'Indien.

1729 : Massacre des Natchez par les colons français de la Nouvelle-Orléans.

1754 : Les Hurons et les Iroquois prennent part au conflit franco-anglais qui entraînera la cession du Canada aux Anglais en 1763.

1763 : Massacre des Conestogas en Pennsylvanie

1763 : Guerre de Pontiac.

1788 : Les « Affaires Indiennes » passent au Secrétariat de la Guerre.

1813 : La révolte de Tecumseh.

1830 : Entrée en vigueur du *Indian Removal Act*. Fin de la présence de l'Amérindien dans l'est des États-Unis. Départ forcé massif des « Cinq Tribus Civilisées » vers le territoire indien de l'Oklahoma, connu sous le nom du « Sentier des Larmes ».

1840-1860 : 4 millions d'Européens immigreront aux États-Unis.

1848 : La ruée vers l'or entraîne une migration blanche massive et brutale vers l'Ouest, ainsi que le non respect des traités que les États-Unis avaient conclus avec de nombreuses tribus indiennes.

1860-1914 : 14 millions d'immigrés de plus, dont beaucoup poussent vers l'Ouest.

1862 : Entrée en vigueur du *Homestead Act* selon lequel soixante-quatre hectares de terre sont donnés à chaque famille qui les désire avec l'obligation d'y rester pendant cinq ans.

1862-1865 : Révolte des Navajos. La Longue Marche des Navajos vers une réserve.

1864 : Massacre à Sand Creek (Colorado) par le Colonel Chivington.

1868 : Achèvement de la première liaison ferroviaire entre l'Atlantique et le Pacifique.

1876 : Sitting Bull écrase Custer sur la rivière Little Big Horn.

1877 : Chief Joseph, chef des Nez Percés, relégué dans une réserve du Kansas après avoir tenté de gagner le Canada avec sa nation : « Les mots ne rachètent pas la perte de mon pays. »

1879 : Fondation du *Bureau of American Ethnology* et de la *National Indian Association*.

1880-1885 : Lutte de Geronimo dans le Sud-Ouest.

1888-1889 : La « *Ghost Dance* » fait son apparition.

1890 : Massacre à Wounded Knee, dans le Dakota du Sud, de Sioux Lakota soupçonnés de pratiquer la « *Ghost Dance* » par la brigade Custer en représailles de la Bataille du Little Big Horn.

De la « Séparation » à l'« Assimilation »

Depuis deux-cent-vingt-et-un ans, le gouvernement des États-Unis vacille entre assimilation et séparation. De fait, la citoyenneté des Amérindiens ne fut acquise qu'en 1924. Pourquoi pas avant ? Quelque chose me dit que les Amérindiens se souciaient peu de ce privilège. Je m'explique : lorsque la jeune république mexicaine leur accorda en 1810 la citoyenneté, c'était à la demande des missionnaires qui en avaient besoin pour leurs exploitations agricoles de façon urgente parce que les indigènes avaient tendance à mourir jeunes. La population amérindienne en Californie, peut-être une des régions les plus peuplées avant l'arrivée des Européens ! Les Amérindiens ont une bonne mémoire.

La jeune république américaine s'est trouvée en 1783, à la fin des hostilités, avec les mêmes problèmes que les Britanniques vis-à-vis des « Sauvages ». Pour moi, le plus rageant restera toujours l'indifférence des Américains vis-à-vis du sort des Amérindiens. Ayant repris le flambeau des Espagnols, des Français, des Anglais et des Russes, pour qui les peuples indigènes constituaient une gêne plutôt qu'autre chose (contrairement aux histoires romancées sur les coureurs de bois français qui s'intégraient parfaitement aux populations indiennes), les habitants de cette nation ont agi en colonisateurs peu soucieux des droits humains, et ce en dépit des idéaux proclamés par les révolutionnaires qui fondèrent les États-Unis d'Amérique en 1776. En 1788 (v. tableau ci-dessus), les Affaires indiennes passèrent au Secrétariat à la Guerre, ce qui permet de comprendre tout de sui-

te la place des Amérindiens. En 1790, le Secrétaire d'État à la Guerre, James Knox, prônait une négociation de gouvernement à gouvernement avec les tribus indigènes. Knox négociera quelques quatre cents traités en tout, dont peu ont été respectés. L'assimilation n'était pas tout à fait au goût du jour.

Le « Bureau des Affaires Indiennes » fut créé en 1824. L'incompétence de cette agence fédérale est malheureusement toujours d'actualité. Une politique de séparation voyait peu à peu le jour. En 1830, le président Jackson, hostile depuis toujours à la négociation avec les « nations indiennes », s'embarqua dans une politique d'éloignement et contraignit cinq tribus (les Cherokees, les Choctaws, les Séminoles, les Creeks et les Chickasaws) à s'installer dans l'actuel territoire de l'Oklahoma, où on les connaît encore aujourd'hui sous l'appellation dénigrante « *the five civilized tribes* ».

Trois facteurs s'avéreront particulièrement néfastes pour ces Amérindiens qui vivaient dans les Grandes Plaines et dans les Rocheuses et qui étaient jusque-là relativement épargnés par la civilisation européenne (exception faite des malheureuses tribus installées dans l'actuel État du Nouveau Mexique, que les Espagnols avaient malmenées de main de maître) : Premièrement, la ruée vers l'or en 1848 scella non seulement le destin malheureux des Amérindiens de la côte pacifique, mais elle amorça aussi l'invasion des dernières terres indiennes. Deuxièmement, l'arrivée de quatre millions d'immigrés allemands, scandinaves, irlandais, chinois et japonais gonfla le nombre de personnes désireuses de se lancer vers des terres encore « inexploitées ». Et enfin, le coup de massue fut porté par l'apparition de la fameuse ligne transcontinentale en 1868, bâtie sans consultation avec les propriétaires des terrains.

La guerre de Sécession, de 1861 à 1865, constituait une sorte de trêve, n'en déplaise au courageux Colonel Chivington, auteur du massacre de Sand Creek, dans le Colorado en 1864. Le génocide se poursuivit de plus belle après la guerre de Sécession. Après tout, les héros de la guerre de Sécession, tels que Custer et Sheridan (« *The only good Indian is a dead Indian.* »), avaient le goût du combat et surtout de la gloire. Pour comble de malheur, le *Homestead Act*, entré en vigueur peu après la Guerre de Sécession, garantissait l'octroi gratuit de soixante-quatre hectares de terre et d'un âne à tou-

te personne qui voulait s'installer dans le grand vide entre la Californie et le Mississippi.

Toutefois, en dépit des efforts d'extermination que ces héros de guerre menaient au su et au vu du Congrès, du public américain, et surtout du *Bureau of Indian Affairs*, et malgré le peuplement de cet ancien « désert qui attendait ses habitants » (Tocqueville), la gêne provoquée par les Amérindiens ne voulait pas disparaître ; témoin les révoltes de Geronimo et de Chief Joseph.

Le génocide céda la place à l'ethnocide, qui porta le nom de « l'assimilation », étape fatidique dans la logique de la colonisation, que ce soit en Afrique, en Australie, dans le Pacifique ou aux Amériques. Pendant les années 1880, le Congrès américain fit un pas décisif vers l'assimilation en votant l'*Allotment Act*, une loi visant la parcellisation des terres indiennes en lots de terrain de 180 hectares. Le raisonnement derrière cette répartition voulait que les Indiens deviennent des êtres « civilisés » grâce à l'agriculture. Comme par miracle, les Indiens des plaines étaient désormais censés renoncer à leur vagabondages incompréhensibles et devenir des agriculteurs, contrairement à un mode de vie qu'ils pratiquaient depuis des générations. En cultivant la terre, ils seraient oints par la civilisation.

Interprétation sémantique à part, le résultat de l'*Allotment Act* fut désastreux, car les Indiens de l'Ouest perdirent ainsi 65% de leurs terres. Le mot « assimilation » est lourd de signification, du moins pour ceux qui sont jugés suffisamment anormaux pour en subir les conséquences.

Les Amérindiens durent subir cette politique inique jusqu'en 1933, le seul intermède étant leur accession au statut de citoyens américains en 1924.

La nouvelle politique d'assimilation

Nommé par Franklin Roosevelt à la tête de l'inepte *Bureau of Indian Affairs*, un certain Collier tenta de revenir sur la politique de parcellisation des terres et de négligence généralisée. Il se donna pour but de réinstaurer les droits des tribus reconnus par des traités antérieurs. Collier encouragea la création de gouvernements tribaux, basés sur la subsidiarité et le système américain de freins et d'équi-

libres. Si ses intentions furent louables, il commit l'erreur de fondre toutes les différences culturelles et linguistiques selon un modèle américain rigide, d'où un prolongement de l'ancienne politique d'assimilation.

« *Termination* »

Au cours des trois décennies suivantes, les partisans de l'assimilation pratiquaient une politique qui portait un nom beaucoup moins euphémique : *termination*. Le Congrès américain encourageait les Amérindiens à renoncer à leur statut de « privilégiés » (c'est-à-dire à disparaître entièrement) moyennant une somme d'argent allouée à chaque tribu. Cette nouvelle politique, survenue en 1946, voulait qu'il n'y ait plus de relations privilégiées entre le gouvernement fédéral et les Amérindiens. Les possessions tribales furent placées entre les mains de propriétaires privés. L'exode vers la ville s'en trouvera facilité et une soixantaine de tribus seront ainsi anéantie.

« *New Federalism* »

En 1970 Richard Nixon mit fin à la pratique de « *termination* » à l'occasion d'un discours devant le Congrès. Il s'ensuivra une politique de l'autodétermination, portant le nom de « *New Federalism* ». C'est-à-dire que les États-Unis admettaient finalement que les gouvernements tribaux savaient se débrouiller seuls. On revenait ainsi deux cents ans en arrière à John Knox : toute négociation avec une tribu amérindienne devait dorénavant procéder à la manière de la diplomatie, à savoir entre deux gouvernements. L'innovation la plus importante de cette nouvelle politique reposait sur le mécanisme de versement des subventions directement à la tribu sans passer par la bureaucratie. À cet égard, le scepticisme règne encore chez les Amérindiens, à juste titre, car sous la présidence de Ronald Reagan leur droits sociaux ont été amputés de 40%. On peut dire qu'à la rédaction de cette communication, il existe plusieurs politiques fédérales vis-à-vis des Amérindiens. « *It's a mess* », avouera en 1991 le Sénateur Daniel Inouye, président de la Commission des Indiens au Sénat américain, « *you can ask 10 different people and get 10 different answers as to Indian Policy.* »

CONCLUSION

Je n'ai gratté que la surface du problème, qui est bien plus grave que les considérations sémantiques auxquelles je viens de me livrer. En outre, je n'ai pas évoqué le statut de l'Amérindien en Amérique latine. La reconnaissance des droits des Indiens s'y fait attendre également. En Amérique latine, la politique d'anéantissement de tribus entières et la profanation des terres indiennes se cachent derrière un jargon officiel, tout comme aux États-Unis et au Canada.

J'enfonce des portes ouvertes peut-être, mais j'ose croire que l'on peut revisiter l'histoire et qu'un gouvernement peut demander pardon. Témoin la décision intervenue au Japon récemment de consacrer une place plus ample à son bellicisme pendant la dernière guerre mondiale, mais uniquement après de multiples pressions de la part des autres pays de l'Asie et des États-Unis.

J'aimerais lire un jour un livre d'histoire destiné aux collégiens et aux lycéens qui ne mette pas en avant les étapes successives de la civilisation américaine comme une épopée héroïque et manichéenne. Nous nous devons, nous Occidentaux, de traiter l'ensemble de l'histoire de la colonisation. Imaginons, par exemple, un manuel d'histoire qui approfondisse le génocide des Arawaks qui peuplaient les îles des Caraïbes jusqu'au début du 16e siècle. Ou encore un chapitre qui démontre qu'au cours des deux derniers siècles, les Américains, les Canadiens, et les Mexicains ont poursuivi les pratiques colonialistes iniques des Anglais, des Français et des Espagnols envers les peuples indigènes.

Disons tout simplement : qui aime bien châtie bien. Les États de l'Amérique septentrionale et méridionale sont établis pour de bon. Ils y sont et y resteront, ils peuvent difficilement exister autrement. Avant de terminer, je voudrais formuler un seul souhait, c'est que la démocratie américaine ait un jour le courage de se défaire de la raison d'État, des euphémismes, des mots vides de sens, et que justice soit rendue un jour à l'Amérindien ainsi qu'aux peuples indigènes du monde entier.

Je ne veux pas terminer cette communication de façon trop négative, car il y a un renouveau indien. La natalité explose actuellement. Le prochain recensement devra révéler le chiffre de 3 millions

d'Amérindiens. La nation Navajo va bientôt dépasser les 300.000 personnes. Les Inuits au Canada ont de surcroît récupéré une partie de leurs terres. La prise de conscience en faveur de l'Amérindien, que ce soit à Hollywood ou dans les tribunaux est de plus en plus évidente. Pour conclure, je cite Joy Harjo du *American Indian Movement* qui a dit en 1992 lors du 500e anniversaire de la découverte du « Nouveau Monde » : « *When our grandparents talk of our past, they never mention this Columbus guy.* »

Éric Beaty

Directeur de l'institut Franco-Américain de Rennes

BIBLIOGRAPHIE

BROWN Dee. *Bury My Heart at Wounded Knee*, N.Y., Vintage, 1970.

CHURCHILL Ward. *Fantasies of the Master Race*, Monroe (État du Maine), Common Courage Press, 1982.

JACQUIN Philippe, *Histoire des Indiens d'Amérique du Nord*, Paris, Payot, 1976.

JENNINGS Francis. *The Founders of America*, N.Y., Norton, 1993.

LYMAN Christopher. *The Vanishing Race and Other Illusions: Photographs by Edward S. Curtis*, Washington D.C., Smithsonian, 1982.

WILFORD John N. *The Mysterious History of Columbus*, N.Y., Knopf, 1991.

WRONE David/NELSON Russel. *Who's the Savage?*, Malabar (État de Floride), R.E. Krieger, 1982.